

XYZ. La revue de la nouvelle

La vraie raison pourquoi le gars a tué

David Dorais



Numéro 92, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3016ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dorais, D. (2007). La vraie raison pourquoi le gars a tué. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (92), 16–23.

La vraie raison pourquoi le gars a tué David Dorais ¹

« JE SAIS pas si c'est une bonne idée, Nathalie...

— Moi, je pense que oui.

— J'aimerais mieux qu'on prenne le temps d'y penser...

— Frédéric, regarde la vie qu'on mène : on peut juste pas. Je pense que tu comprends pas dans quoi tu veux t'embarquer.

— Il me semble, on pourrait quand même... juste... lui donner une chance.

— Fred, il faut s'en débarrasser, je pense qu'on a pas le choix. »

L'homme jette un coup d'œil à l'horloge au-dessus du four micro-ondes. Il ramasse plusieurs papiers qui traînent sur la grande table de verre, dans la vaste pièce à aire ouverte.

« Je pars tout de suite : je dois passer voir un témoin avant d'aller rencontrer le gars.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Tu sais, Nat, que je préfère pas parler de mes clients. C'est confidentiel, puis je veux que le travail reste en dehors de notre vie.

— Ce qui m'enrage, chéri, c'est qu'avec ton sens professionnel, avec ton talent, tu mérites dix fois mieux que de travailler pour l'Aide juridique. Imagine combien tu pourrais faire dans un grand cabinet de criminalistes !

— Mourir à petit feu, me faire bouffer tout mon temps, plus avoir une minute pour nous. Ça va être correct.

— Tu perds ton temps à travailler pour eux.

— Ouin, ouin... Je sais pas... T'as peut-être raison... Je verrai en octobre, si je peux trouver quelque chose de mieux.

— Le gars, c'est un Thibodeau ? »

La femme a parlé avec un sourire moqueur. L'homme reste bouche bée un instant, essayant de comprendre.

« As-tu regardé dans mes papiers ? !

1. L'auteur tient à remercier la D^{re} Catherine Larochelle et M^e Sébastien Lavigne pour leur aide.

- Qu'est-ce que tu veux ? Ils traînaient sur la table.
- Maudit ! fait-il avec colère.
- C'est lui qu'on a retrouvé la femme pendue dans sa garde-robe ? J'ai vu l'article il y a quelques jours. Elle s'est suicidée ?
- C'est ce qu'on dit.
- Mais c'est pas vraiment ça l'histoire. »

Elle a parlé d'un ton affirmatif. L'homme ne rétorque pas. Il déroule ses manches de chemise, les boutonne, attrape un veston léger et descend rapidement l'escalier, dont les marches de bois résonnent sous ses souliers durs. La voiture est garée un coin de rue plus bas. Il roule pendant environ quarante minutes, sous le ciel bleu de la mi-août, la fenêtre ouverte seulement du côté du passager pour ne pas se décoiffer.

La clinique où il se rend se trouve à l'extérieur de la ville. Le médecin ne travaille pas cette journée-là, mais il attend l'avocat dans son bureau. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux blancs comme son sarrau, au visage très doux. Il serre la main de l'avocat alors que celui-ci se nomme. Tous deux s'assoient, l'un en face de l'autre. L'avocat pose quelques questions ; leur entretien est, somme toute, assez bref. Le médecin confirme le diagnostic qu'il a déjà donné il y a une quinzaine de jours à l'accusé et à sa femme. Il comprend que ce diagnostic a dû troubler profondément le couple et suppose qu'il a secoué l'accusé plus qu'il n'a paru à ce moment-là. Toutefois, M. Thibodeau n'avait fait part d'aucune crainte quant à la venue du bébé et à l'accouchement de sa femme. De plus, c'était la première fois que le médecin les rencontrait, puisqu'ils venaient de s'installer dans cette ville. Tandis qu'ils parlent, une cruche d'eau, dans un coin de la pièce, émet sporadiquement des gargouillis.

L'avocat, sorti de la clinique, dépose sa mallette de similicuir sur le siège du passager. Il se perd un peu en route. Pourtant, ce n'est pas loin, mais c'est la première fois qu'il va là et il a du mal à suivre la carte. Enfin, au poste de police, il se nomme auprès de l'employé à l'accueil. « Vous venez voir Thibodeau ? » Il hoche la tête. En marchant, l'agent commente : « Faut être *fucké* pour faire ça. » On le fait asseoir dans une pièce carrée, blanche, sur une chaise d'écolier

en bois. L'accusé entre peu après : fin de la vingtaine, le dos voûté, des cheveux courts et raides, des yeux bleus extrêmement brillants, cristallins. L'avocat se lève, lui serre la main, se nomme et lui dit qu'il est l'avocat que l'Aide juridique lui a assigné. Il le prie de tout raconter depuis le début.



« L'article de journal qui en parle, je le garde entre deux pages d'une revue de cul. Tsé, y a pas grand-chose qu'on a le droit de garder dans la cellule. L'article, il dit presque rien, juste une date, un lieu... ce qui a l'air de s'être passé. Il dit surtout pas les vraies choses. C'est pour ça je trouve c'est important tu m'écoutes. Ce que je vais te conter pourrait s'appeler :

LA VRAIE RAISON POURQUOI LE GARS A TUÉ

Ma blonde était enceinte de trente semaines (elle était pas mal grosse) quand on a déménagé dans la nouvelle maison. On partait d'un appartement, ça fait qu'on avait pas beaucoup de meubles encore dans place. C'était pas mal plus grand que là d'où on venait. Dix pièces, avec presque rien dans chaque. On avait apporté les meubles petit à petit, dans le camion à mon beau-père. Juste ce qu'il fallait, le minimum : les lits, les chaises, les tables. Ça faisait vide, tsé. Des planchers de bois, pas beaucoup de fenêtres, les murs du salon tout blancs. Y avait de l'écho : chaque fois que tu changeais de place, t'avais l'impression d'entrer, je sais pas, dans une grotte. On s'était pas encore faits à cette grandeur-là, nous, on était habitués à un petit coqueron, un trois-pièces. En arrivant là... wow ! Spacieux, tsé, puis chic comme un salon funéraire. Mais l'extérieur était assez *drab*. Le premier soir, on a soupé chez mon beau-père, puis on est arrivés là vers dix heures. Notre maison était dans un des nouveaux développements collés sur l'autoroute, mais derrière le remblai pour bloquer le son, tu vois-tu ? On se trouvait comme accotés sur une grosse butte. Ils venaient juste de poser le gazon. Une grosse colline toute verte, en arrière de chez nous. Le reste, c'était un genre de chantier de construction. Parce qu'on était les premiers à se faire

bâtir à cet endroit-là ; maintenant, je suis pas mal sûr qu'il y en a une couple d'autres. Ce que je veux dire, c'est qu'en arrivant en voiture à la noirceur, ç'avait l'air de rien. Une grosse cabane plantée là, comme sortie de nulle part. À la limite, c'était presque épeurant. Des gens qui l'auraient vue auraient trouvé ça gros pour rien. Ç'avait l'air désert, on pouvait pas deviner qu'il y avait déjà du monde dedans. Pas un bruit, pas un mouvement, comme t'as des fois les nuits d'été, mais en campagne... vraiment creux. On a débarqué, on a entré, puis on est allés se coucher tout de suite.

Ce qu'elle aimait bien faire, c'était parler à son ventre. Elle descendait se coucher plus tôt que moi. Notre chambre puis la chambre du petit étaient au sous-sol, un demi-sous-sol complètement fini. Elle s'installait dans le lit, accotée sur un oreiller. Toute nue, parce qu'on crevait de chaud, même au sous-sol. Des fois avec une pile de revues de mode ou de décoration sur sa table de nuit. Elle se caressait la bedaine en jasant. Moi, quand ma journée est faite, j'aime ça regarder la télé en buvant une bière. Elle voulait que je descende, elle m'appelait en gueulant, vu que la télé était au deuxième étage. J'avais pas envie. Il me semble que c'est normal de vouloir relaxer un petit peu. Même si la télé jouait, je l'entendais, tout le temps que ça durait. Il fallait que j'endure ses niaiseries. Avec son gros nombril qu'elle discutait. Est-ce qu'il y a quelque chose de plus crétin ? Elle disait toutes sortes d'affaires, qu'elle l'aimait, qu'elle avait hâte de le voir. Mais je veux dire, y avait rien, là. Juste une bedaine. Ça me fâchait, parce que je trouvais ça cave de parler dans le vide de même. Comme les fous : ils se parlent tout seuls. Ça me fâchait, parce que ma blonde, elle était pas de même avant. Elle était correcte, on avait du *fun* ensemble. J'étais en maudit parce que, pour moi, c'était une fille intelligente, puis là, elle se mettait à faire des hosties de conneries, à parler à une patente qui existait même pas, comme un fantôme.

Heureusement, des fois elle s'endormait avant que j'aille la rejoindre. Mais d'autres fois, elle restait réveillée, la petite lampe jaune allumée à côté d'elle. Elle me disait : "Viens, viens parler au bébé. Il faut qu'il s'habitue à ta voix. C'est lui qui l'a demandé." Je me couchais à côté d'elle, sans rien dire. Ses gros seins s'écartaient

puis le bedon montait tellement que c'en était impressionnant. Elle posait les deux mains dessus. "Je le sens bouger ! C'est fou comme il donne des coups de pied." Elle me disait de toucher moi aussi, mais moi, j'ai jamais rien senti. Du vide. Comme s'il m'aimait pas. Peut-être il sentait que c'était moi, il me rejetait, il plongeait au fond pour pas me toucher ou m'entendre. Je pense bien qu'il m'aimait pas. Elle, elle riait quand elle se faisait fesser par en dedans. Elle riait. Il faut vraiment être... Regarde : tu sais pas d'où ça vient, tu t'y attends pas... bang!... puis tu ris. En tout cas, moi, j'avais jamais levé la main sur elle, je me serais haï, mais je pense pas qu'elle l'aurait trouvé drôle. Ça me rentre pas dans la tête, hostie, je veux dire... *C'est qui qui* donne des coups ? C'est pas plus gros que mon poing. *Pourquoi ?* Y a rien là-dedans, pas de cerveau, pas d'intelligence. Comme les maisons hantées où il paraît que t'entends cogner sans raison.

On est allés voir le docteur à peu près un mois après s'être installés. Une petite clinique pas trop loin, avec des murs blancs et des chaises en plastique orange. C'était pour l'échographie. Elle en avait déjà eu une, tout avait été correct. Il a mis de la gelée transparente sur son ventre, il a placé ses appareils puis il est allé regarder son écran. Longtemps. J'étais tanné, j'avais hâte de m'en aller. Il faisait noir là-dedans ; dehors, c'était le beau soleil. Cinq, six petites bières au frais. Le docteur a levé les yeux vers nous. Il a demandé à ma blonde c'était quand la dernière fois qu'elle avait senti bouger le bébé. Elle a dit une semaine. Bizarre, elle m'avait pas dit ça, ou peut-être que je m'en rappelais plus. Le docteur a encore regardé son écran en bougeant son instrument sur l'enflure à ma blonde. Elle est revenue sur son idée, elle a dit qu'elle l'avait senti grouiller y a deux jours. Ses yeux allaient d'un bord puis de l'autre (je voyais bouger le blanc dans la noirceur), comme quelqu'un qui a perdu la tête. "Il m'a tapée, je suis sûre, avant-hier soir !" Le médecin a avalé sa salive, puis il a dit que le bébé avait tout l'air d'être mort, vu que le cœur battait plus. "Et vu que la grossesse est assez avancée, il y a aucun doute possible : le cœur est bien visible. D'après ce que je peux observer, le décès (tu sais comment ça parle un docteur) est arrivé il y a déjà une dizaine de jours." Ma blonde avait complète-

ment perdu la boule. Elle secouait la tête, elle faisait toutes sortes de bruits. "On peut retirer le fœtus si vous désirez, ou..." Elle a dit : "Enlevez-le ! Christ ! Enlevez-le !"

Il a appelé une assistante, on est allés dans une autre salle, ils ont accroché un drap vert entre nous puis eux, juste vis-à-vis les mamelles à ma blonde. Ils lui ont branché dans le bras un tube rattaché à une machine qui faisait un bruit de balayeuse. Ça vraiment pris du temps. Ma blonde pleurait, elle me demandait de la prendre dans les bras. Des fois, elle faisait un geste avec les doigts, comme si elle enlevait la poussière sur sa bedaine ou qu'elle chassait des insectes. Finalement, il m'a demandé de le suivre dans son bureau pour signer des affaires. Il a suggéré à ma blonde de se reposer. Mais dans le couloir, près d'un cendrier, il s'est arrêté : "Monsieur... Il faut que je vous dise... On a pas réussi à retirer le fœtus." J'ai pas répondu, tsé, je comprenais pas. "Pour une étrange raison, votre femme a pas l'air de répondre à (tel médicament pour provoquer l'accouchement, je me souviens plus). Et utiliser les forceps serait dangereux pour rien à ce moment-ci. Ce sera toujours temps plus tard. Le mieux à faire pour l'instant est de rentrer chez vous." Rentrer chez nous ? J'étais pas encore certain de *catcher*. Il voulait dire avec ça ?

"C'est la manière qu'on fait habituellement. Le corps de la mère va rejeter tout seul le fœtus mort. Normalement, ça devrait déjà être fait.

— Mais s'il se passe rien ?

— Si on fait absolument rien, le fœtus entre en décomposition et va empoisonner la mère. Mais on ira pas jusque-là. Dans deux jours, trois au maximum, tout devrait être fini. Sinon, revenez tout de suite nous voir, on s'arrangera pour l'enlever."

J'ai fait O.K. de la tête. Il a rajouté : "Pour l'instant, je pense que ce serait risqué d'en parler à votre femme. Elle est déjà assez secouée comme ça. Attendez d'être à la maison et qu'elle ait pris du repos avant de lui expliquer."

Ça sentait le renfermé quand on a rentré. Tsé, comme dans la chambre de quelqu'un qui a dormi la porte fermée, la bouche ouverte. C'est chaud, y a comme une odeur de mauvaise haleine. Ma blonde regardait le plancher sale, la main sur le bedon.

“C’est *weird* de plus l’avoir. Il me semble que mon ventre est encore gros.

— Ouin, le docteur a dit que ça allait prendre deux, trois jours pour dégonfler.

— Y a plus rien...”

Moi, ce que je trouvais bizarre, c’est qu’elle avait encore quelque chose dans le ventre : un cadavre. Imagines-tu ? Un bébé mort juste derrière ton nombril ? Maudit que c’est dégueulasse ! Déjà juste l’idée d’être proche d’un mort, j’ai mal au cœur. Mais si ça pourrait en dedans ! Un genre de paquet de viande, puis t’avais hâte de le voir ! Au moins, elle le savait pas. Elle a pris une douche, la maison est devenue plus humide. Elle s’est couchée tôt, mais j’ai attendu plus longtemps (y avait un film de fin de soirée).

Au milieu de la nuit, je me suis réveillé, elle était pas là. Il me semblait qu’elle s’était levée y avait longtemps, mais pas moyen de savoir. Je me suis levé aussi, je l’ai entendue chanter dans la chambre du petit. Pour y aller, tu fais trois pas, après le couloir tourne puis il s’étire, il s’étire. Un genre de couloir bas, avec pas de fenêtres, vraiment sombre. Tellement que j’arrivais pas à voir si ma blonde était debout en plein milieu, à chanter toute seule dans le noir, ou au bout, dans la chambre. Elle avait les deux mains accrochées aux barreaux du lit. Sans se retourner, elle a dit : “Je suis venue le voir : il m’a appelée. Il pleurait fort, tsé. Fort, fort. Il m’a demandé de lui chanter des chansons. Je sais qu’il est là. Il grouille. Viens toucher son petit ventre.” J’ai reculé, puis j’ai couru me cacher sous les couvertures. Je pense que tu comprends.

Vers six heures du matin, elle m’a pris le poignet. Sa main était froide comme du steak cru. “Y a bougé ! Y a bougé ! Y est vivant, je te dis ! Regarde ! Il donne des coups de pied !” Elle avait relevé sa robe de nuit, tout à l’air. Une montagne grise, comme une bosse de chameau. Ça bougeait pas. “Mais y est plus là ! Comment ça se fait qu’il bouge ? Ah ! maudit ! Maudit qu’il tape fort ! Ha ! Ha ! Ha ! Aaaah ! AAAAAH !” Elle s’est mise à crier comme une maudite folle, Christ ! comme si on l’étranglait. Elle me faisait peur, peur, je voulais me sauver, j’ai gueulé moi aussi, tellement fort... la tête défoncée ! Qu’est-ce les gens dehors ont pu penser ? Elle a beuglé

une éternité, jusqu'à temps je m'aperçoive quelque chose d'autre beuglait avec elle. Pas moi. Entre ses jambes, dans le gris du matin, noyée dans une flaque de sang, y avait une boule mauve qui braillait, braillait, braillait... Une bête, tu vois-tu ? un mort-vivant. Ça bougeait des petits moignons avec des cris de chiot. Des yeux bleus gluants. Ça se tordait comme une chenille pour essayer d'attraper mon pyjama. Parce que j'aimais pas ça, Christ, c'était venu me montrer son hostie de face. C'était pas un bébé. Ça, c'était rien. Y était pas supposé être là. Y faisait pas partie de notre monde. Y était pas censé exister.

Maintenant, tu comprends pourquoi je l'ai tué. C'est pour ça que la folle s'est tuée elle avec. »



L'avocat a tout noté, imperturbable. Après un moment de silence, il acquiesce, dit à l'accusé qu'il a tout ce qu'il lui faut. Il lui fera connaître la date du procès dès qu'elle sera fixée. Il quitte le poste et rentre chez lui, songeant encore au témoignage qu'il vient d'entendre. Des bouts de phrases lui reviennent en mémoire. La scène se déroule dans son esprit. Il imagine le petit être remuant, puis inerte. Qui sait si Thibodeau n'a pas eu raison ? Qui sait si tout homme n'agirait pas de la sorte ? Tout bébé vient d'un autre monde, et bouleverse celui-ci. Une fois arrivé, l'avocat gravit le long escalier de bois, qui finit par tourner, puis monte les six dernières marches. Sa femme est là, tout au bout de la pièce, dans l'orangé du crépuscule commençant, se versant un verre de vin mauve, impeccable dans son étroit chemisier, les longs bras nus, et dans sa jupe droite. Brusquement, s'interpose entre elle et lui une sensation horrible de salissure. Il ressent, hors de lui mais le rejoignant, une grande nausée de sueur, de sanie, de sang. De la viande avec des yeux.

« Nathalie, je pense que t'avais raison.

— À propos de quoi ?

— Va te faire avorter. »